

Dispersions et failles

Courtily de Sandras ou l'identité incertaine

ZEINA HAKIM

L'œuvre de Courtily de Sandras (1644–1712) occupe, dans le champ littéraire du début du XVIII^e siècle, une position marginale à plus d'un égard: non seulement celle-ci est en majorité publiée hors de France, faisant de Courtily un "écrivain à la frontière" au sens géographique du terme—même s'il s'agit là bien sûr d'une pratique courante—, mais surtout son œuvre est reléguée aux marges de l'histoire tout autant qu'aux marges de la critique: lorsque des éditeurs modernes rééditent, par exemple, son œuvre la plus connue, les *Mémoires de M. d'Artagnan*, ils donnent presque toujours à lire un texte retouché et considérablement réduit. C'est d'ailleurs ce qui fait dire à René Démoris, dans son édition récente des *Mémoires de M. le Marquis de Montbrun*, que Courtily de Sandras ne jouit pas du respect habituellement voué à l'écrivain et qu'il représente "l'homme invisible de la littérature de l'entre-deux-siècles" (Démoris 7).

S'il y eut bien sûr, à cette époque, un grand nombre de textes publiés dans l'anonymat, ceux de Courtily de Sandras le sont restés particulièrement longtemps, au-delà même de la mort de l'auteur. Peu de lecteurs—Pierre Bayle faisant figure d'exception—ont en effet réalisé que ces divers ouvrages (des *Conquêtes amoureuses du grand Alcandre* aux *Annales de la cour et de Paris* en passant par les *Mémoires de M.L.C.D.R.*), revenaient tous au même auteur. Ainsi, ce qui frappe lorsqu'on se penche sur la réception des œuvres de Courtily, c'est qu'elles sont perçues très tôt comme étant *inclassables* et comme échappant aux codes littéraires et génériques de l'époque. C'est ce que souligne l'abbé Prévost en 1735:

Sans remonter jusqu'aux légendaires, on a vu paraître de nos jours quantité d'ouvrages *qu'on ne sait dans quel rang l'on doit les mettre, et qui sont devenus comme autant de problèmes dès le premier moment*

de leur naissance. Est-il bien décidé, par exemple, que *L’Espion turc*, les *Mémoires de Rochefort* [de Courtilz de Sandras], ceux de *Pontis*, etc. doivent être rangés dans la classe des romans, ou dans celle des livres de quelque autorité? [. . .] Ce serait d’y supposer un mélange de fictions et de vérités, que leurs auteurs prennent ainsi plaisir à confondre [. . .]. Il est vrai qu’on ne serait guère plus avancé après cette supposition, puisque la difficulté de démêler le vrai du faux empêcherait toujours qu’on ne pût fixer à quelle classe un livre de cette nature appartient. (*Pour et contre* 494; c’est moi qui souligne)

Courttilz de Sandras semble en effet construire sa propre spécificité en restant délibérément à l’écart des normes, comme des institutions, de son temps. Mais comment interpréter cette revendication d’une position marginale? Peut-être ce choix s’explique-t-il en partie par le fait que, en tant qu’auteur d’ouvrages scandaleux qui lui valurent plus de six ans d’emprisonnement à la Bastille, Courtilz a mauvaise réputation et en est conscient. Il préfère donc jouer de ce statut problématique qui lui est attribué plutôt que d’en être la victime. René Démoris relie le malaise que suscite Courtilz à un phénomène plus large qui engloberait d’autres auteurs de la même période: il s’agirait selon lui d’une “volonté d’ignorance” (“Un corps dans l’Histoire” 53) de la part des lecteurs du temps, à l’égard de Courtilz comme, plus généralement, à l’égard de ce qui a pu se passer en littérature entre 1680 et 1720, “volonté qui s’est manifestée aussi bien vis-à-vis du roman féminin que de Robert Challe par exemple: période gênante à bien des égards tant elle manifeste la complexité du passage du classicisme aux Lumières” (“Un corps dans l’Histoire” 53), conclut-il.

Cette interprétation est intéressante dans la mesure où elle inscrit l’œuvre de Courtilz de Sandras dans un contexte plus large et questionne le découpage arbitraire qui s’opère entre la fin d’un siècle et le début du suivant. Toutefois, nous souhaiterions proposer ici une autre interprétation relative à la posture qu’adopte Courtilz: celle consistant à penser la marge non comme un phénomène extérieur et historiquement datable, mais comme une position esthétique et un parti pris de singularité délibérément assumé par l’auteur. C’est cette “écriture en marge,” tant dans le contenu que dans la forme, que nous nous efforcerons ici de mettre en lumière. Nous analyserons ici la manière dont les pseudo-Mémoires de Courtilz de Sandras se veulent marginaux par choix esthétique. Nous tenterons de voir comment les jeux, par Courtilz, sur l’indétermination générique, ses prétentions de corriger les lacunes de l’histoire, la mise en relief

de ses propres inventions, la transformation de la vérité dans le but de plaire aux lecteurs, son abandon de la conception linéaire de l'histoire, et le rôle constant du hasard, fonctionnent dans l'objectif d'une remise en cause implicite des concepts d'unité et d'homogénéité.

En marge d'un genre

Courttilz de Sandras se plaît à rendre ses textes indécidables par plusieurs biais. L'un d'entre eux se révèle être l'indétermination générique qu'il y opère. En effet, que ce soit, par exemple, dans le *Testament politique de Messire Jean-Baptiste Colbert* où, sous prétexte de présenter la synthèse de ses actes politiques, le ministre y fait le récit des problèmes de la royauté en mêlant histoire et fiction, ou que ce soit dans les *Mémoires de Messire Jean-Baptiste de La Fontaine*, où les circonstances de la naissance du héros mettent au défi toute vraisemblance, au point que le préfacier déclare qu' "il y a beaucoup d'apparence que l'ouvrage est mêlé, et qu'il y entre de l'Histoire et du Roman" ("Avertissement"), il semble qu'il s'agisse, pour Courttilz, avant tout d'un jeu: s'il cherche à "tromper" son lecteur sur le genre précis auquel son œuvre appartient, c'est de manière bien trop désinvolte pour être convaincante. Il énonce même la question qu'est censée se poser son lecteur:

On ne saurait dire précisément si c'est un Roman ou une Histoire qu'on donne au public: on n'en peut pas juger par la manière dont cette pièce est tombée entre les mains du libraire car il n'a aucune relation avec l'auteur, et ceux qui la lui ont donnée ne lui ont fourni aucune lumière sur ce sujet. Il faut donc avoir recours à l'ouvrage même et attendre qu'on l'ait lu pour se déterminer sur la qualité qu'on lui doit donner; à moins qu'on ne veuille s'en rapporter aux témoignages des gens qui ont quelque connaissance des incidents qu'il contient. Cette dernière façon d'en juger s'étendra bien loin lorsque le livre aura vu le jour. Cent et cent témoins pourront déposer de la vérité ou de la fausseté des faits. Il s'en trouvera en France, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Chacun traitera de Roman ou d'Histoire les incidents dont il n'aura pas connaissance, selon que ceux qui lui seront connus lui paraîtront faux ou véritables. ("Avertissement"; c'est moi qui souligne)

Courttilz invite donc son lecteur à démêler l'histoire et la fiction, tout en avouant simultanément une ambition littéraire: "l'on y voit [dans ces

Mémoires] des choses fort touchantes et qui n'ont jamais été écrites ailleurs. Ils seront aussi fort divertissants, et je ne crois pas que personne s'ennuie jamais à les lire" (*Mémoires de M.L.C.D.R****, "Préface"). Courtilz s'amuse donc à semer le doute dans l'esprit de ses lecteurs en proposant une œuvre qui évolue en marge des genres littéraires, se situant aussi bien aux frontières de la littérature qu'à celles de l'histoire. Jacques Berchtold décrit très bien ce phénomène lorsqu'il note que "les pseudo-mémoires, ces non-romans de Courtilz, marquent une rupture considérable par rapport aux pratiques des prédécesseurs, dans le sens où leur succès repose sur leur statut de romans désavoués comme tels" (*Les Prisons du roman* 475).¹ En effet, s'il proclame qu'il fait œuvre d'historien, Courtilz se donne pourtant la liberté de corriger les erreurs de l'histoire et même d'en remplir les lacunes. C'est ainsi que l'éditeur des *Mémoires de M. de Bordeaux* justifie les ajouts et les changements qu'il a effectués dans le récit:

L'on n'approuvera peut-être pas qu'on fasse paraître ces Mémoires ici sous le nom d'un homme qui ne peut pas avoir vu lui-même tout ce qui y est rapporté. En effet, on y verra bien des choses qui ne sont arrivées que longtemps après sa mort, ce qui implique une contradiction manifeste; mais *l'on a jugé à propos de les ajouter à celles que l'on a trouvées écrites de la main, parce qu'elles leur ont donné quelquefois de l'éclaircissement et quelquefois aussi un nouveau lustre. D'ailleurs, comme on était instruit de ce que l'on avait à dire et que cela avait beaucoup de rapport au reste, l'on n'en a pas voulu faire à deux fois.* Le libraire a prié une personne de ses amis de repasser cet ouvrage, et c'est à lui que l'on doit ces additions et l'ordre qui s'y trouve aujourd'hui. Il n'y en avait guère auparavant, pour dire la vérité, l'on n'y avait gardé nulle chronologie; ainsi il y avait beaucoup de choses qui étaient mises après d'autres, qui pour bien faire les devaient précéder nécessairement. *On devait donc y retoucher à moins de se déclarer pour le désordre et vouloir que chacun y trouvât à redire.* Cependant, quoiqu'on les attribue ici à M. de Bordeaux, Intendant des finances, il faut savoir que son fils, dont il parle souvent, y a eu du moins toute aussi bonne part que lui. ("Avertissement au lecteur"; c'est moi qui souligne)

D'autres fois, c'est uniquement, soutient-il, pour protéger les personnes célèbres dont il parle qu'il s'est permis de remodeler le texte et faire de très légères retouches:

Je n'avais d'abord fait ces Mémoires que pour avoir le plaisir de repasser de temps en temps les principales aventures de ma vie. Mais les pressantes sollicitations d'une grande princesse m'ont engagé à les donner au public. Quelque surprenants que soient les événements qu'on y trouve, je puis assurer qu'ils sont tous véritables; et *il n'y a d'altéré dans tous ces Mémoires que quelques noms que j'ai jugé à propos de déguiser pour de bonnes raisons. Des personnes d'un haut rang qui liront ici quelques-unes de leurs actions qui ne sont pas les plus belles de leur vie pourront s'y reconnaître sous des noms empruntés.* Et il ne tiendra qu'à eux de révéler ce que j'ai tenu caché: pour moi je leur promets un éternel silence. (*Mémoires du Comte de Vordac*, "Préface"; c'est moi qui souligne)

Qu'un romancier se fasse passer pour un historien et qu'il prétende ne transmettre que l'exacte vérité au sujet d'un manuscrit qu'il aurait retrouvé et dont il ne serait que le simple éditeur, relève bien entendu d'un *topos* très fréquemment utilisé par un grand nombre de romanciers au XVIII^e siècle. Mais, ce qu'il y a peut-être de particulier dans le cas de Courtilz, c'est que, s'il respecte la fiction conventionnelle du manuscrit trouvé, il convie surtout ses lecteurs à un jeu critique où, non sans humour, il dénonce ses propres inventions.² Cette dimension ludique est rendue explicite dans l'Avant-propos des *Conquêtes amoureuses du Grand Alcandre dans les Pays-Bas*:

Si certaines circonstances qui doivent avoir été fort secrètes font croire que j'y ai mis beaucoup du mien, comme il arrive souvent à ceux qui se mêlent d'écrire, je prie le lecteur de suspendre son jugement jusqu'à ce qu'il ait pu s'en enquérir de quelqu'un qui ne lui sera point suspect, par exemple, si ce que je rapporte des couches de M^{me} de Montespan, a de quoi surprendre, n'y ayant que le grand Alcandre dans la chambre avec deux femmes, je le prie de considérer que l'une de ces deux femmes peut m'en avoir parlé et que je n'en parlerais pas comme je fais, si je ne savais bien ce que je dis. ("Avant-propos")

Le jeu de brouillage se poursuit dans les *Mémoires de M. de B**** où, tout en reprenant à son compte la justification historique ("Quelques surprenants que paraissent ces Mémoires, ils ne contiennent rien que de véritable" ["Avis au lecteur"]), l'éditeur émet lui-même des réserves sur l'authenticité du texte:

S'il y a quelque chose de l'invention de l'auteur, ce n'est qu'à l'égard de la jeune Grecque, qu'il fait passer pour étrangère, au lieu que c'est une Française dont il rapporte l'histoire. La scène même s'est passée dans le cœur du royaume, où l'on n'en saurait parler à plus de vingt lieues à la ronde que chacun n'en soit instruit. ("Avis au lecteur")

L'éditeur poursuit de plus belle en notant que l'auteur "fait sauver la jeune Grecque à Messine, où il lui suppose des aventures qu'il se croit permises, parce que sans cela il n'y aurait eu rien que de tragique dans son récit" (*Mémoires de M. de B**** 5). De même, un peu plus loin dans le texte, l'éditeur avoue qu'il a par moments transformé la vérité afin de respecter le goût du public:

Lorsqu'il [l'auteur] fait trouver la jeune Grecque dans le vaisseau de Muphtet, c'est encore une chose inventée à plaisir: mais il fallait bien que l'auteur en usât ainsi, après l'avoir fait partir de Messine; il y aurait eu du vide dans l'histoire de cette fille, s'il en fût demeuré là sans en rien dire davantage. (*Mémoires de M. de B**** 5)

Courtily se plaît donc à empêcher toute classification claire et à rendre ses œuvres plus inclassables que jamais. Un journaliste en souligne d'ailleurs, en 1703, l'indétermination générique:

Tous ces livres [. . .] ne laissent pas d'être agréables, *quoi qu'ils ne soient pas des auteurs auxquels on les attribue*, et de contenir divers faits considérables et qu'on est bien aise de savoir. Il est vrai que ces faits ne sont pas tous d'une même certitude. [. . .] *Ils contiennent d'ordinaire mille faits particuliers de la fausseté ou de la vérité desquels on ne pourra jamais s'assurer.* (Bernard 68–69 cité par Démoris; c'est moi qui souligne)

Ainsi, en provoquant chez le lecteur un effet de confusion entre roman et histoire, Courtily de Sandras contourne la frontière générique et ne se laisse enfermer dans aucune borne visant à définir précisément son œuvre. Par cette démarche ludique, il révèle l'arbitraire de toute catégorisation générique et opère un *décentrement*, qui s'oppose au genre des Mémoires comme à celui du roman.

En marge d'une composition linéaire

René Démoris a souligné la récurrence, dans les pseudo-mémoires de Courtily de Sandras, d'"existences dispersées" (*Le Roman à la première per-*

sonne 218)³ et de personnages sans attaches précises et parfois même sans but précis. C'est bien, par exemple, ce que vit le héros des *Mémoires de d'Artagnan*, tour à tour envoyé en Angleterre et à Bordeaux, menant parallèlement affaires politiques et intrigues galantes, et finalement retrouvé chez Cromwell et chez Charles II, en Flandre et en Hollande. En outre, à l'histoire du protagoniste s'associe souvent celle des "grands," sous la figure de Richelieu, Mazarin, Condé, Conti, Turenne et d'autres, qui apparaissent au gré de l'errance du héros. Mais cette histoire, justement, est constamment interrompue par les anecdotes auxquelles elle donne lieu, comme si Courtilz voulait montrer par ce biais que l'histoire n'est jamais qu'une juxtaposition d'événements artificiellement reliés par un discours.⁴ C'est "une histoire en miettes" ("Courttilz de Sandras: un corps dans l'Histoire" 59), comme la nomme si justement René Démoris, "une histoire qui s'efface peu à peu, avec des apparitions de plus en plus rares de personnages de moins en moins notoires, laissant le héros à la vacuité de son existence privée" ("Courttilz de Sandras: un corps dans l'Histoire" 59).⁵

Ce n'est d'ailleurs pas seulement l'histoire qui est "en miettes," la conscience du personnage est toute aussi émietlée comme si celui-ci sentait que, de cette réalité chaotique qui l'entoure, il ne peut avoir qu'une vision partielle et que la représentation qu'il en donnera sera par conséquent nécessairement fragmentaire. Il ne se préoccupe dès lors ni de raconter selon la chronologie, ni d'établir des liens de causalité entre les séquences, faisant ainsi voler en éclats la conception linéaire de l'histoire. Cet aménagement variable, où les références historiques restent tributaires de reconstitutions subjectives souvent hasardeuses, peut se généraliser à un grand nombre de séquences qui se révèlent, chez Courtilz, d'un rythme très irrégulier: Annie Rivara, dans un article important consacré à la temporalité chez Courtilz de Sandras et chez M^{me} de Murat, donne l'exemple, dans les *Mémoires de d'Artagnan*, d'un guet-apens traité en temps quasi réel tandis que les tractations des Princes de Bouillon et du comte de Soissons sont résumées en trois pages seulement (93). Annie Rivara décrit très bien cette extrême rapidité dans l'enchaînement presque arbitraire des événements racontés par Courtilz:

[. . .] en vingt lignes, s'opère le multiple passage de l'affaire Saint-Preuil et de son voyage politique à Paris, suivi de son retour à Arras, à son acharnement à "harceler" l'Espagnol, à la campagne qui commence, aux ordres donnés au Régiment des gardes "de marcher en Flandre," à l'effet de ce départ sur la mari de l'hôtesse de d'Artagnan

qui en est tout joyeux et enfin à sa brutalité accrue par ce départ, puisqu'il n'a pas pu régler ses affaires avec Athos "qu'il avait cru être obligé de ménager." "La campagne commença cependant." (102)

Cette absence de transition entre les sujets abordés, seulement séparés par un artificiel "cependant," avait déjà été remarquée par Pierre Bayle à sa lecture des œuvres de Courtilz:

Les digressions deviennent fréquentes par là, elles transportent d'une année à l'autre l'esprit du lecteur; il faudrait donc que l'Histoire ne reprît jamais son fil sans une date précise, mais c'est de quoi il [Courtilz] se met fort peu en peine. Il se remet dans le droit chemin par un cependant: voilà tout le secret de sa transition: reportera qui voudra ce terme, au temps immédiatement précédent, ou au temps des premières lignes de l'épisode. Ce dernier cas est pénible, surtout lorsque l'année ne paraît pas à la marge. L'autre cas est une source d'illusions. (Cité par Démoris "Courtilz de Sandras: un corps dans l'Histoire" 60)

Courtilz de Sandras semble en effet prendre plaisir à juxtaposer des épisodes sans nécessité logique et à enchaîner des anecdotes très variées menant souvent à des conclusions surprenantes, comme lorsque, partant d'une simple description de valets pêchant dans un lac, l'intrigue mène au final à la mort de plusieurs personnes due à une succession de querelles et de duels (*Mémoires de M.L.C.D.R.* 347).

Mais surtout, les pseudo-mémoires de Courtilz de Sandras semblent relater une histoire dont la représentation se voit problématisée: l'homme y apparaît en butte au hasard, qu'il n'arrive pas à comprendre et encore moins à maîtriser. C'est bien ce que mettent en scène, à de nombreuses occasions, ces textes où des personnages sans consistance reparassent, ramenés non par l'unité organique de l'action, mais par le seul hasard. Ainsi, en proie à la dispersion, le sujet chez Courtilz semble dans l'incapacité de se représenter à lui-même et il éprouve la nécessité d'une médiation pour tenter de se donner une consistance. Le rôle de médiation est ici assuré par l'acte d'écrire qui renvoie l'image d'un moi recréé de toutes pièces: l'écriture de soi apparaît comme une tentative de raccommoder les pièces détachées d'un puzzle et de mettre en forme la vie de ces personnages qui n'en trouvent pas le sens. Courtilz renoue ici avec l'étymologie du mot *texte* qui en latin (*textum*) désignait le tissage.⁶

Toutefois, l'acte d'écrire, au lieu d'assurer une permanence du moi, ne

fait au fond qu'accentuer la faille: ce que nous donne à lire Courtilz, c'est le récit d'un sujet qui, en quête d'identité, part à sa recherche mais se voit dans l'impossibilité de se saisir et d'accéder à une unité, celle-ci lui échappant sans cesse. Dans les *Mémoires de M.L.C.D.R.*, par exemple, si le personnage de Rochefort déclare: "L'ambition me montait déjà dans la tête, jusqu'à m'empêcher de dormir," celui-ci prend pourtant mal ses "mesures" et est incapable de mettre quelque argent de côté: "Je faisais une dépense enragée. Je voyais bien que je faisais mal, mais je ne m'en pouvais empêcher" (391). Aussi, comme le note Jean Lombard,⁷ termine-t-il ses jours sans avoir réalisé ses rêves.

Dans ce contexte de dissolution de la volonté, les procédés traditionnels de représentation de la réalité ne suffisent plus. L'amour n'est plus le thème principal du roman et l'action principale ne se passe plus à la Cour mais dans l'antichambre des ministres cardinaux. À la fois agent et victime des services secrets de l'État, le comte de Rochefort, par exemple, découvre tardivement qu'il a été manipulé par Richelieu. En effet, à sa sortie de la Bastille après des années d'emprisonnement, le personnage réalise avec amertume qu'il a été utilisé par les Grands de la Cour: "Ce fut alors que je reconnus le peu de fonds qu'il y a à faire sur la parole des Grands, lesquels promettent tout quand ils croient avoir besoin de nous, et nous oublient dès que nous ne leur sommes plus nécessaires" (Courttilz de Sandras *Mémoires de M.L.C.D.R.* 59).

De même, D'Artagnan parvient sans doute à une charge intéressante à la fin de sa vie, mais au prix de très nombreux sacrifices:

Il ne nous faisait jamais présent de rien ni à Besmaux ni à moi, et quoique nous fussions auprès de lui en qualité de ses gentilshommes, nous n'avions pas seulement le crédit de faire entrer un de nos amis dans sa chambre. [. . .] Enfin nous étions de véritables esclaves, ce qui m'eût fait songer à prendre mon parti, d'un autre côté, si j'eusse su à qui m'adresser pour être mieux. Mais personne ne nous regardait tant que nous étions à lui. (Courttilz de Sandras *Mémoires de M. d'Artagnan* 469)

Les pseudo-mémoires de Courttilz choisissent donc des personnages qui ont certes participé aux événements politiques mais qui ont été les victimes du pouvoir absolutiste. Le regard de ces personnages sur l'histoire n'est pas un regard de surplomb mais un regard à niveau, à hauteur des choses. Leur vision "par dessous" de l'ère louis-quatorzième sert de témoignage sur des

événements publics, mais de la part de personnages secondaires qui doivent finalement reconnaître leur peu de prise sur les événements.⁸

C'est ainsi que Courttilz, dans les *Mémoires de d'Artagnan*, ne se préoccupe pas de donner un sens à la suite des aventures mouvementées qui compose la vie de son personnage: d'Artagnan meurt en 1673 sans qu'un quelconque bilan de ses actions ne soit fait. Les *Mémoires de M. de B**** se terminent eux aussi abruptement, et sans que le héros ait retrouvé sa famille: la dernière scène du roman montre Richelieu entrant dans un carrosse pour aller parcourir les rues de Paris mais le lecteur n'apprendra rien sur la suite de la vie du personnage principal. Le dénouement est tout aussi décevant dans les *Mémoires de Madame la Marquise de Fresne* qui s'achève sur un procès en restitution de dot dont l'issue ne sera jamais connue.

En somme, l'un des traits essentiels de ces pseudo-mémoires, tous rédigés durant l'entre-deux-siècles, semble être la remise en cause des concepts d'unité et d'homogénéité: le personnage n'est appréhendé que par fragments (ce qui rend impossible toute construction d'une identité) et la continuité du récit est sans cesse fracturée, au détour d'un processus de jeu sur l'écriture. Courttilz de Sandras y met en scène la conscience de personnages qui ne parviennent pas à se saisir et la fragmentation en anecdotes et en digressions paraît mimer la défaillance de leur vie. Au final, c'est peut-être davantage à un "anti-roman" que nous avons affaire, où le mouvement et la dissolution sont privilégiés au détriment de toute certitude arrêtée et où les éléments psychologiques ne sont plus les caractéristiques principales du personnage. Courttilz, étranger à sa propre époque, se cherche un nouvel espace littéraire.

Nous avons donc ici une narration coupée de multiples anecdotes, un héros sans véritable cohérence, une progression chaotique du récit. Le choix délibéré que fait Courttilz de défier toutes les conventions de l'unité classique le rapproche d'ailleurs de certaines œuvres romanesques de Crébillon fils; le refus de séparer histoire et fiction anticipe également d'autres romans plus achevés du XVIII^e siècle. On l'a vu, les préfaces de l'éditeur/auteur dans lesquelles Courttilz lui-même pointe du doigt l'impossibilité de classer ses romans tiennent lieu de manifestes littéraires. Or, cette esthétique "entre-deux siècles" si bien illustrée par l'œuvre de Courttilz de Sandras, aura des héritiers. Comment ne pas penser à *Jacques le fataliste* ou encore à la "question aux gens de lettres" que pose Diderot à la fin de *La Religieuse*? Cet héritage est encore une autre raison de relire l'œuvre étonnante de Courttilz de Sandras.

Tufts University

Notes

1. Voir aussi, du même auteur, “Les Mémoires fictifs entre roman et histoire: l'exemple de Courtitz de Sandras,” *L'Histoire dans la littérature* (149–61).

2. Crébillon fils utilisera, cinquante ans plus tard, la même stratégie dans la préface des *Égarements du cœur et de l'esprit*: “Les préfaces, pour la plus grande partie, ne semblent faites que pour en imposer au lecteur. Je méprise trop cet usage pour le suivre [. . .] On ne fait point de promesses d'être exact dans la distribution de ce livre; on a tant de fois trompé le public là-dessus qu'il serait convenable qu'il n'en crût pas sur sa parole l'auteur ou l'éditeur; on peut cependant l'assurer que si cette première partie lui plaît, il aura promptement, et de suite, toutes les autres,” *Les Égarements du cœur et de l'esprit* (Paris: Gallimard, 1977), 41 et 45.

3. On retrouve d'ailleurs la même image d'une existence “dispersée” dans *Les Confessions* de Rousseau, où le narrateur, dans le préambule du manuscrit de Neuchâtel, note: “[. . .] sans avoir aucun état moi-même, j'ai connu tous les états” (433).

4. Pierre Bayle stigmatise d'ailleurs le caractère anecdotique des pseudo-mémoires: “Il [Courtitz] a sans doute de l'esprit, mais on ne vit jamais un tel embaleur de toutes sortes de contes, ni un tel compilateur de toutes les rapsodies satiriques qu'on peut apprendre dans les auberges et dans les armées” (521).

5. Tout en étant consciente du caractère forcément anachronique de ce type d'analogie, on pourrait rapprocher cette vision de l'histoire de celle de Michel Serres pour lequel l'histoire, en tant que phénomène insaisissable, doit être repensée à partir de l'intuition du désordre. Voir en particulier son ouvrage intitulé *L'Hermaphrodite*. On peut aussi penser à Marc Bloch qui, en 1949, insistait déjà sur le fait que l'écriture de l'histoire ne peut se faire que sous forme de bribes, de témoignages incertains et de résidus. Voir son *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien* (99–118). Enfin, voir Carlo Ginzburg, “Signes, traces, pistes, racines d'un paradigme de l'indice.”

6. Le motif du tissage sera notamment repris dans l'esthétique poststructuraliste et déconstructiviste. Aurore Chestier le montre très bien, par exemple, au sujet de l'œuvre de Serge Doubrovsky intitulée *Le Livre brisé* (1989), qui décrit l'illusion que provoque le souci de mise en forme et la retranscription écrite des souvenirs: “Mon enfance, lorsque je la revis, c'est à l'envers, elle s'effiloche, il n'y a plus qu'un entrelacs de fils, un entremêlement de sensations, un embrouillamini de souvenirs sans lien. Lorsqu'on prétend en faire le récit, on fabule. Un récit d'enfance n'existe pas. Ça se fabrique de part en part,” *Le Livre brisé* (379). Et A. Chestier de conclure: “L'acte d'écrire, au lieu d'être synonyme de catharsis, rend plus aiguës les brèches du moi.” “*Le Livre brisé* ou le jeu de l'écriture tendue en miroir,” *Image & Narrative* 19 (2007), <http://www.imageandnarrative.be/inarchive/autofiction/chestier.htm>.

7. Voir Jean Lombard, *Courtitz de Sandras ou l'aventure littéraire sous le règne de Louis XIV* (548).

8. René Démoris interprète cette passivité des personnages ainsi: “Le vertige qui s'amorce ici, les héros des récits personnels le subissent, si l'on ose dire, naïvement; ils ne sont pas capables, comme le seront ceux de l'avenir, de le formuler et par là, en une certaine mesure, de le dominer en le réduisant en termes intellectuels. Ils sont directe-

ment aux prises avec les contradictions qu'il implique" (*Le Roman à la première personne* 391). Cette passivité en présence des événements que le personnage traverse est aussi représentative du *picaro* si l'on en croit la définition qu'en donne Alexandre Cioranescu: "son rôle [au *picaro*] n'est pas celui d'un combattant qui s'oppose au destin, c'est un personnage qui se glisse entre les objets en prenant soin qu'ils ne le blessent pas." *Le Masque et le visage. Du baroque espagnol au classicisme français* (522–23).

9. Le terme est de Jean Lombard, *Courttilz de Sandras ou l'aventure littéraire sous le règne de Louis XIV*. Celui-ci définit très justement le héros de Courttilz comme étant "dépendant des caprices des grands, des hasards de l'époque et de ses propres faiblesses, souvent absent d'une histoire qui continue à faire défiler des êtres et des événements sans rapport avec lui" (550).

Bibliographie

- Bayle, Pierre. *Dictionnaire historique et critique*, t. III. Rotterdam: R. Leers, 1697.
- Berchtold, Jacques. "Les Mémoires fictifs entre roman et histoire: l'exemple de Courttilz de Sandras." *L'Histoire dans la littérature*. Geneva: Droz, 2000. 149–61.
- . *Les Prisons du roman (XVII^e–XVIII^e s.)*. *Lectures plurielles et intertextuelles de "Guzman d'Alfarache" à "Jacques le fataliste"*. Geneva: Droz, 2000.
- Berger, Günter. "Genres bâtards: roman et histoire à la fin du XVII^e siècle." *Dix-Septième Siècle* 215 (2002): 297–305.
- . "Histoire et fiction dans les pseudo-mémoires de l'âge classique: dilemme du roman ou dilemme de l'historiographie?" *Perspectives de la recherche sur le genre narratif français du XVII^e siècle*. Geneva: Slatkine, 2000. 213–26.
- Bloch, Marc. *Apologie pour l'Histoire ou métier d'historien*. Paris: Armand Colin, 1993.
- Cioranescu, Alexandre. *Le Masque et le visage. Du baroque espagnol au classicisme français*. Geneva: Droz, 1983.
- Chestier, Aurore. "Le Livre brisé ou le jeu de l'écriture tendue en miroir." *Image & Narrative* 19 (2007). <http://www.imageandnarrative.be/inarchive/autofiction/chestier.htm>.
- Coulet, Henri. "Le récit court en France au XVIII^e siècle: Problèmes d'attribution et problème d'érudition." *Anecdotes, Faits-Divers, Contes et Nouvelles, 1700–1820*. Berne: Peter Lang, 2000, 15–26.
- Courttilz de Sandras, Gatién de. *Annales de la Cour et de Paris pour les années 1697 et 1698*. Cologne: Pierre Marteau, 1701.
- . *La Guerre d'Espagne, de Bavière et de Flandre ou Mémoires du Marquis D***, contenant ce qui s'est passé de plus secret et de plus particulier depuis le commencement de cette guerre jusqu'à présent. Avec les plans de batailles qui se sont données*. Cologne: Pierre Marteau, 1710.
- . *Mémoires du Comte de Vordac, général des armées de l'empereur, où l'on voit tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans toute l'Europe, durant les mouvements de la dernière guerre*. Paris: Guillaume Cavellier, 1704.
- . *Mémoires de Gaspard Comte de Chavagnac, Maréchal de camp et armée du roi*,

- général de l'artillerie: sergent de bataille de celles de sa majesté catholique, lieutenant général des troupes de l'empereur et son ambassadeur en Pologne. Besançon: François Louis Rigoine, 1699.
- . *Mémoires de M. d'Artagnan, Capitaine lieutenant de la première Compagnie des Mousquetaires du Roi, contenant quantité de choses particulières et secrètes qui se sont passées sous le règne de Louis le Grand* (1700). 3 vols. Cologne: Pierre Marteau, 1701.
- . *Mémoires de M. de B***, secrétaire de M.L.C.D.R., dans lesquels on y découvre la plus fine politique et les affaires les plus secrètes qui se sont passées sous le règne de Louis le Juste*. Amsterdam: Henry Schetten, 1711.
- . *Mémoires de M.L.C.D.R***. contenant ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du Cardinal de Richelieu et du Cardinal Mazarin, avec plusieurs particularités remarquables du règne de Louis le Grand*. Cologne: Pierre Marteau, 1687.
- . *Mémoires de M. le Marquis de Montbrun*. Amsterdam: Jean Malherbe, 1701.
- . *Mémoires de Madame la Marquise de Fresne* (1701). Amsterdam: Jean Malherbe, 1734.
- . *Mémoires de Messire Jean-Baptiste de La Fontaine, Chevalier Seigneur de Savoie et de Fontenai, Brigadier et Inspecteur général des armées du roi* (1698). Cologne: Pierre Marteau, 1710.
- . *Mémoires pour servir l'histoire du marquis de Fresne*. Paris: Pierre Gendron, 1702.
- Déboris, René. "Un corps dans l'Histoire." *Le Roman historique, récit et histoire*. Nantes: Pleins Feux, 2000.
- . "Courtilyz de Sandras ou l'homme invisible." *Courtilyz de Sandras, Mémoires de M. le Marquis de Montbrun*. Paris: Desjonquères, 2004.
- . "Aux origines de l'homme historique. Le croisement au XVII^e siècle du roman et de l'histoire (nouvelles et pseudo-mémoires)." *Le Roman historique*. Paris: PSCFL, 1983. 23–41.
- . *Le Roman à la première personne: du classicisme aux lumières*. Paris: A. Colin, 1975.
- Doubrovsky, Serge. *Le Livre brisé*. Paris: Gallimard, 2003.
- Fumaroli, Marc. "Histoire et Mémoire." *Colloque du cent cinquantième de Chateaubriand, 1848–1998*. Geneva: Droz, 2000. 11–34.
- Garapon, Jean, et De Weerd-Pilorge, Marie-Paule. *L'Idée de vérité dans les mémoires d'Ancien Régime*. Tours: Université François Rabelais, 2004.
- Ginzburg, Carlo. "Signes, traces, pistes, racines d'un paradigme de l'indice." *Le Débat* 6 (novembre 1980): 3–44.
- Haffemayer, Stéphane. "Politique européenne et conduite de l'Etat chez Courtilyz de Sandras (1644–1712)." *Littérature de contestation: pamphlets et polémiques du règne de Louis XIV aux Lumières*. Paris: Editions Le Manuscrit, 2011. 137–61.
- Herman, Jan, avec Hallyn, Fernand. *Le Topos du manuscrit trouvé*. Louvain: Peeters, 1999.
- Lombard, Jean. *Courtilyz de Sandras ou l'aventure littéraire sous le règne de Louis XIV*. Université de Lille III: Service de reproduction des thèses, 1982.

- . *Courttilz de Sandras et la crise du roman à la fin du grand siècle*. Paris: Presses Universitaires de France, 1980.
- May, Georges. *Le Dilemme du roman au XVIII^e siècle. Etudes sur les rapports du roman et de la critique, 1715–1761*. New Haven: Yale UP, 1963.
- Mylne, Vivienne. *The Eighteenth-Century French Novel: Techniques of Illusion*. Cambridge: Cambridge UP, 1981.
- Pavel, Thomas. *La Pensée du Roman*. Paris: Gallimard, 2003.
- Rivara, Annie. “Deux conceptions de la temporalité et de l’Histoire, *Le Voyage de campagne de Mme de Murat* (1699) et *Les Mémoires de d’Artagnan* par Courttilz de Sandras (1700).” *L’Année 1700*. Tübingen: Narr, 2004. 91–109.
- Rousseau, Jean-Jacques. *Les Confessions*, II. Paris: GF Flammarion, 2002.
- Serres, Michel. *L’Hermaphrodite*. Paris: Flammarion, 1987.
- Stewart, Philip. *Imitation and Illusion in the French Memoir-Novel, 1700–1750: The Art of “Make-Believe.”* New Haven: Yale UP, 1969.
- Viala, Alain. “De Scudéry à Courttilz de Sandras: les nouvelles historiques et galantes.” *Dix-Septième Siècle* 215 (2002): 287–95.
- Zonza, Christian. *La Nouvelle historique à l’âge classique, de 1657 à 1703*. Paris: Honoré Champion, 2007.